

Le vitrail

Chapitre 1

Les mains croisées sur les genoux, Isabelle, assise à côté de sa mère, écoutait le sermon du prêtre. Elle leva les yeux vers les deux vitraux, de part et d'autre de l'autel, au travers desquels des rayons de soleil illuminaient des tourbillons de poussière.

Le vitrail de gauche représentait un chevalier dans son armure, celui de droite, une femme vêtue d'une longue robe bleue. Tous deux semblaient se regarder l'un l'autre, comme s'ils avaient échangé des pensées muettes par-dessus la tête du prêtre.

Le chevalier se tenait debout parmi des collines dorées et des arbres d'un vert étrange, bien différents des ormes et des châtaigniers qui entouraient l'église, des arbres venus d'un autre pays.

Autour de la femme s'étendait un paysage de prairies et de champs de blé, au milieu desquels serpentait une rivière, cette même rivière qu'Isabelle connaissait bien : elle séparait la ville en deux, et des ponts de pierre, presque aussi vieux que l'église, l'enjambaient par endroits.

Isabelle tourna la tête.

Parmi les fidèles qui assistaient à l'office, elle reconnut des visages familiers : il y avait là le fils du médecin, notamment, ainsi que Mme Hammond, l'épicière, et le vieux M. Merry. Ils n'avaient pas l'air d'écouter le sermon, mais semblaient plutôt perdus dans leurs pensées. M. Merry souriait, comme à son habitude, de ce même sourire qui éclairait son visage lorsqu'il parlait à ses voisins des légumes de son potager. Sans doute en cet instant avait-il en tête ses chers navets. «Rien ne vaut un bon navet », répétait-il volontiers à qui voulait l'entendre. Mme Hammond, les sourcils froncés, donnait plutôt l'impression de faire ses comptes : elle pensait sûrement à son tiroir-caisse et aux bénéfices réalisés pendant la semaine.

Quant au fils du médecin, passionné d'automobile, il devait s'imaginer à des kilomètres de là, au volant d'une voiture de sport qu'il conduisait à tombeau ouvert sur une route de montagne.

A nouveau, Isabelle porta son regard vers l'autel. Elle leva la tête et contempla encore les deux vitraux. Le chevalier et la femme à la robe bleue l'intriguaient. Elle se demanda si les vitraux étaient aussi anciens que l'église elle-même. A l'école, on lui avait appris que cette église avait presque mille ans d'âge.

Elle avait été bâtie à une époque où les hommes portaient les pierres sur leurs épaules et les posaient les unes sur les autres à l'aide de simples échelles.

Ces hommes n'avaient laissé aucun nom dans l'histoire, mais leur église avait résisté au temps.

Des siècles plus tard, on y priait encore, on y allumait des cierges, on y disait la messe. La flèche du clocher s'élevait haut vers le ciel et dominait toute la ville. A des kilomètres à la ronde, on pouvait l'apercevoir. Et dans la pierre massive des murs, deux vitraux resplendissaient d'or, leurs couleurs éclairant la pénombre d'une clarté mystérieuse et mouvante, comme si le chevalier et la femme allaient soudain se détacher de leur cadre de verre et devenir réels.

Or, bientôt, Isabelle aperçut comme un éclat dans l'armure du chevalier, puis un chatolement dans la robe bleue de la femme; elle eut l'impression que les arbres d'un autre temps, d'un autre pays, frémissaient sous le vent, et que l'eau de la rivière ruisselait au soleil.

Alors, peu à peu, elle cessa d'écouter le prêtre, car le chevalier et la femme dans sa robe bleue semblaient vouloir lui conter leur histoire, une histoire très ancienne dont il ne reste plus d'autre trace aujourd'hui que ces deux vitraux, une histoire enfermée à jamais dans ces couleurs entre ciel et terre, une histoire que, parfois, quelqu'un peut voir revivre devant ses yeux. Mais c'est un privilège rare. Un privilège qui n'était accordé ni au fils du médecin, ni à Mme Hammond, ni à M. Merry. A leurs yeux, les vitraux ne montraient que des couleurs et les silhouettes du chevalier et de sa dame. Isabelle, en revanche, en voyait davantage, et ce qu'elle voyait, c'était quelque chose qui s'était passé un bon nombre d'années plus tôt, des siècles plus tôt.

Chapitre 2

Le chevalier habitait cette même petite ville. En fait, ce n'était pas vraiment une ville, mais plutôt un ensemble de maisons aux murs de torchis et aux toits de paille, groupées autour de l'église et d'une maison de pierre, qui était celle du chevalier.

Cette maison était presque un château.

Elle était entourée de douves où, parmi les herbes, dansaient des canards et nageaient des carpes dans la profondeur d'une eau boueuse et froide.

Il y avait plusieurs cours dans cette maison, une immense entrée, des tours de guet et cinquante personnes qui habitaient là : des cuisiniers, des valets, des palefreniers et des servantes qui lavaient, filaient et frottaient. La femme du vitrail était l'épouse du chevalier, ils s'étaient mariés un jour de printemps. L'herbe argentée sous la caresse du vent, la brume verdoyante des prés et, au bord de la rivière, les saules dorés par le soleil avaient salué leur union. Ils s'étaient mariés dans cette église. La jeune épouse n'avait vu le chevalier qu'une seule fois, lorsqu'on les avait fiancés, mais elle n'avait osé croiser son regard car elle sentait son visage rougi et gonflé par les larmes, et elle s'était cachée à l'abri de son voile. Elle ne souhaitait pas se marier. Elle était jeune et rêvait de courir dans les bois, pieds nus, en compagnie

de sa sœur, ou de monter les chevaux, ou encore de jouer, tout simplement. Elle ne voulait pas devenir une épouse, et s'asseoir à filer parmi les femmes. Mais son père désirait établir une alliance avec le chevalier dont les terres jouxtaient les siennes et qui possédait plus de chevaux, plus de bétail, plus de moulins et plus de forêts qu'il n'en avait lui-même. Une fille, à cette époque, n'était pas seulement une fille : c'était aussi un moyen de posséder autre chose, tout comme on pouvait avec un cheval acheter des sacs de blé ou un faucon habile à la chasse. Une fille à marier servait parfois à acquérir des terres mais aussi à s'assurer l'amitié d'hommes influents.

Le père de cette jeune fille l'aimait, mais peu importaient ses pleurs, il lui avait annoncé qu'elle aurait à épouser le chevalier et il fallait qu'elle s'en accommode. Aussi se rendit-elle au mariage, mais sans chercher à dissimuler la tristesse qui assombrissait la beauté de son visage.

Elle était vêtue d'une robe élégante qui avait coûté beaucoup d'argent à son père, elle portait des bijoux précieux, mais elle lançait des regards noirs aux invités et contemplait les primevères dans les prés qui entouraient l'église, comme si elle avait voulu les piétiner.

Le chevalier, lui non plus, n'était guère content de se marier. Il était jeune également et ne s'intéressait que peu aux femmes, à cause du souvenir de ses sœurs qui lui avaient joué mille tours dans son enfance.

Il était persuadé qu'une épouse lui créerait des tracas : elle voudrait sûrement qu'il s'occupe d'elle lorsqu'il aurait beaucoup mieux à faire, et elle exigerait sans cesse des robes coûteuses, des chevaux et des servantes pour s'occuper d'elle. Mais le chevalier avait lui aussi besoin de l'amitié de ses voisins, car son père était mort et il n'avait pas de frères.

Le père de la jeune fille n'était pas aussi riche que le chevalier, mais il était plus âgé, plus avisé aussi, et ses amis étaient tous barons et princes. Aussi n'eût-il point été sage de lui faire offense et le chevalier le savait bien.

C'est pour cette raison qu'il avait assuré, avec toute la bonne grâce dont il était capable, que rien au monde ne pouvait lui causer plus de joie que de devenir l'époux de la jeune fille.

Le chevalier et sa promise se rendirent donc à l'église par ce jour de printemps. Ils se tenaient côte à côte devant l'autel, sans échanger un regard, chacun ruminant ses pensées maussades.

Le prêtre était un vieil homme déplaisant affligé d'un mauvais rhume de cerveau, et la jeune fille avait l'impression qu'il n'en finirait jamais avec ses prières et ses psalmodies. Le chevalier, lui, regardait le ciel bleu qui apparaissait par la haute fenêtre, derrière la tête du prêtre, et n'avait qu'une envie : partir chasser dans la forêt.

Enfin, la cérémonie arriva à sa fin et le chevalier et sa dame se tournèrent l'un vers

l'autre.

Alors, quelque chose d'étrange se produisit. Le chevalier et son épouse, qui n'étaient encore qu'un jeune garçon et une jeune fille, restèrent ainsi, longtemps, les yeux fixés l'un sur l'autre. Ils se tenaient debout dans l'église sombre et froide et ils se regardaient. Derrière eux les invités commencèrent à s'impatienter et l'on entendit des murmures, le prêtre fronça les sourcils et racla de sa semelle le sol de pierre ; il se mit à toussoter, mais le chevalier et sa dame, continuaient ainsi. La jeune fille contemplait le chevalier et elle savait en cet instant qu'elle l'aimait plus que tout au monde. Quant au chevalier, il n'avait d'yeux que pour son épouse en sachant également qu'il l'aimait, et qu'il l'aimait plus que tout. Ils restaient donc immobiles, et sans doute auraient-ils pu rester ainsi éternellement si le père de la mariée, à bout de patience, n'avait fini par venir les chercher.

Tout au long de la fête, ils ne cessèrent de se regarder l'un l'autre, sans voir ni entendre les ménestrels, les jongleurs ou les acrobates, sans même penser à manger et à boire vins et victuailles qu'on posait devant eux.

Chapitre 3

Ensuite, ils s'installèrent dans la maison du chevalier et tous deux vécurent là bien plus heureux qu'ils ne l'avaient jamais été auparavant. A la vérité, il leur paraissait invraisemblable d'avoir pu vivre l'un sans l'autre. C'était comme si, jusqu'au jour de leur mariage, ils n'avaient été qu'à moitié eux-mêmes. La jeune femme s'aperçut que, loin de regretter la compagnie de ses sœurs, elle s'irritait de recevoir leur visite, et le chevalier se rendit compte que, pour pouvoir passer plus de temps avec son épouse, il négligeait bien des choses dont il aurait dû s'occuper. Les mois passèrent. Puis une année et une autre année. La jeune femme donna naissance à un enfant, puis à un autre encore. Elle prenait soin de la maison, tandis que son époux, qui avait bien plus l'âme d'un fermier que d'un chevalier, s'occupait de ses terres. La seule ombre qui planait sur leur vie, c'était l'obligation qu'avait le chevalier de quitter son épouse un ou deux mois chaque année pour aller défendre le château de son seigneur, un baron qui habitait une autre région du pays.

Le chevalier ne pouvait faire autrement que d'aider le baron, car c'était ce dernier qui possédait ses terres, et sans doute les eût-il confiées à un autre si le chevalier avait manqué à son devoir d'allégeance. On vivait ainsi, à cette époque, selon une hiérarchie en forme de pyramide : les serfs qui travaillaient la terre devaient servir le chevalier, le chevalier se devait de servir le baron lorsque celui-ci l'exigeait, et le baron à son tour devait combattre au service du roi, dès que le monarque était menacé par des ennemis ou décidait lui-même de partir en guerre. Le baron commandait son domaine depuis son château fort, et c'était dans ce château que, deux fois par an, le chevalier avait obligation de se rendre, chevauchant à travers les forêts tandis que pleurait sa dame. Elle pensait à lui chaque jour, du matin au soir, pendant que son époux, debout sur les remparts du château balayés par le vent, pensait à elle,

contemplant des collines et des vallées qui lui étaient étrangères, et attendant avec impatience le moment de son retour. Par bonheur, il revenait toujours et tous deux étaient heureux à nouveau, s'efforçant de ne pas penser à leur prochaine séparation. Et ainsi s'écoulait l'année, selon un cycle bien établi, le labour du printemps, la récolte et les foins, les provisions pour l'hiver.

En ce temps-là, la vie, bien souvent, était plus monotone et plus courte qu'aujourd'hui. La famine et la maladie régnaient partout.

Il fallait endurer des hivers rigoureux et les beaux jours n'étaient qu'une brève période pendant laquelle la vie se montrait un peu moins rude qu'à l'ordinaire, sans être facile pour autant. Même les riches, comme le chevalier et sa dame, menaient une existence pénible : il leur fallait affronter la maladie et le froid, et le chevalier savait bien qu'à tout moment la chance pouvait mal tourner si jamais ses ennemis devenaient plus puissants que ses amis.

Pourtant, aussi longtemps qu'ils restaient ensemble, tout cela leur paraissait très supportable. Ils vivaient au jour le jour, sans trop se préoccuper du lendemain. Lorsque le soleil brillait tout au long d'un jour, pourquoi ne pas espérer qu'il en serait toujours ainsi ?

Un soir, surgissant dans les reflets d'or d'un ciel d'été, apparut un messager envoyé le baron ; les nouvelles qu'il apportait étaient si mauvaises que tout d'abord le chevalier n'osa pas en parler à sa dame. Il partit seul dans la forêt en compagnie de ses chiens, marchant parmi les arbres, et il lui sembla que le monde était devenu aussi sombre que la nuit qui tombait autour de lui. Ce que le messager lui avait apporté, en effet, c'était un commandement qui le tiendrait éloigné de son épouse non plus pendant quelques semaines, ou quelques mois, mais pendant des années, et qui le mènerait non pas en quelque autre région d'Angleterre mais en des lieux si étrangers et si lointains qu'il ne pouvait pas même les imaginer.

Car c'était en croisade qu'il devait partir. Il lui faudrait accompagner le baron à travers la France et l'Italie et traverser la mer pour se rendre en un pays qui s'appelait la Terre sainte.

Il ferait partie de l'armée des croisés qui reprendrait Jérusalem aux Sarrasins pour permettre aux pèlerins du Christ d'entrer dans la ville et d'y visiter les Lieux saints. Le chevalier ignorait où se trouvait Jérusalem. Il ignorait même où se trouvaient la France et l'Italie, il savait simplement qu'il lui faudrait traverser la mer pour s'y rendre, mais il n'avait jamais vu une carte de géographie. Il n'avait aucune envie particulière de combattre les Sarrasins. Et, plus que tout, il désirait profondément et passionnément demeurer auprès de sa dame. Il s'assit, tandis qu'autour de lui l'obscurité dans la forêt se faisait plus dense, puis il revint vers son épouse et lui annonça la nouvelle.

- Tu dois partir, lui dit-elle en retenant à grand-peine ses larmes.

Et le chevalier hocha la tête. Il savait bien qu'il n'y avait pas d'autre choix. S'il refusait, le baron lui reprendrait ses terres.

- Il en est qui reviennent sains et saufs des croisades, dit son épouse d'une voix aussi ferme que possible.

Et le chevalier hocha une nouvelle fois la tête. Il savait que les croisés partaient pour longtemps, des années, et que ceux qui revenaient avaient la peau brûlée par un soleil implacable, et qu'ils rapportaient des récits de gloire et de guerre, d'étranges lieux et de peuples lointains.

Et il savait aussi, tout comme son épouse, que beaucoup d'entre eux ne revenaient jamais.

Chapitre 4

Le chevalier revêtit son armure, puis il prit son épée et son bouclier. Il monta sur son plus beau cheval, et son écuyer l'accompagna, et tous les habitants de la petite ville abandonnèrent les champs où ils travaillaient pour le regarder passer.

Alors, son épouse pleura, et beaucoup d'autres pleurèrent également, hommes et femmes, à chaudes larmes et sans honte, car en ce temps-là on n'avait pas coutume de cacher ses sentiments. Lorsqu'on était en colère, on le montrait, et l'on pleurait si l'on était triste. Le chevalier était aimé de ses gens car il était moins dur avec eux que bien des seigneurs.

D'autres chevaliers avaient rejoint le baron. Certains l'accompagnaient avec tristesse : ils ne voulaient pas quitter leur terre ni leur foyer. D'autres, qui n'avaient rien à perdre, voyaient là l'occasion d'aventures, de gloire et de fortune. Ils chevauchèrent par toute l'Angleterre, franchirent des rivières et traversèrent des forêts, puis, enfin, ils prirent la mer en direction de la France.

Le chevalier n'avait encore jamais vu la mer, et il resta muet d'étonnement en contemplant cette vaste étendue d'eau. Il en observa la surface argentée qui scintillait sous le soleil, il suivit des yeux le vol des mouettes, et il pensa à sa belle. Elle aussi, loin là-bas, dans la grande maison au milieu de la ville, pensait à son chevalier et jouait avec ses enfants en laissant parfois échapper quelques larmes.

Les croisés traversèrent la France et se joignirent à d'autres princes, à d'autres barons, à d'autres chevaliers. Ils parcoururent ensuite l'Italie, et le ciel devenait de plus en plus bleu, le soleil devenait de plus en plus chaud ; puis à nouveau il leur fallut naviguer sur la mer, une mer sombre et tiède ; enfin, ils arrivèrent en vue d'un rivage tel qu'ils n'en avaient jamais vu.

C'était une terre desséchée et rocailleuse. Un soleil brûlant pesait sur les lourdes cottes de mailles des chevaliers, l'eau était rare, et les gens qu'ils rencontraient parlaient un langage rauque qu'ils ne pouvaient comprendre.

Il y avait plusieurs mois qu'ils voyageaient à présent, et le chevalier pensait moins à sa dame et à son foyer, car chaque jour était un combat contre la chaleur, contre la soif, contre la fatigue.

Chevauchant sous la fureur du soleil, l'épiderme écorché par le frottement de l'armure, les mouches s'agglutinant sur son visage, la sueur noyant son front, la gorge sèche, les membres douloureux, il ne pensait qu'à trouver l'eau et la nourriture qu'il fallait arracher à la terre nue pour assurer la survie de cette longue foule d'hommes et de chevaux, l'armée des croisés. Les hommes étaient rudes en ce temps-là, rudes à l'égard d'eux-mêmes comme à l'égard des autres.

Beaucoup de croisés étaient morts de maladie, de faim et de soif, mais leurs compagnons n'en avaient pas interrompu leur marche pour autant.

Les Sarrasins avaient mené leurs premières attaques contre l'armée des chrétiens ; à l'affût au sommet des montagnes, ils avaient surpris les croisés alors que ceux-ci traversaient des gorges ; ou encore, ils avaient encerclé leurs camps, profitant de l'obscurité pour ramper jusqu'à leurs tentes. Ils avaient également lancé des assauts en déferlant à cheval depuis leurs forteresses du désert.

Le chevalier avait eu à tuer d'autres hommes. Il avait abattu trois d'entre eux lors d'une bataille dans la poussière du désert, sous les remparts d'un château. Il avait même reçu un coup qui avait immobilisé son bras pendant plusieurs jours.

Des querelles étaient nées entre les barons, et certains d'entre eux s'étaient emparés de châteaux et de royaumes, puis ils s'étaient proclamés princes.

L'armée des croisés diminuait : la troupe qui avait franchi la mer depuis l'Italie avait perdu la moitié de ses hommes, et l'on était encore loin de Jérusalem. Le chevalier ne pensait plus à rien, désormais son esprit était quelque peu égaré par tout ce qu'il avait vu et souffert, et il chassait toutes les pensées qui lui rappelaient sa dame, car ces pensées lui étaient insupportables.

L'Angleterre et son foyer lui paraissaient si lointains dans l'espace et dans le temps qu'il ne savait même plus à quoi ils ressemblaient.

Son monde, à présent, c'était ce désert aux couleurs fauves avec ces dunes qui se succédaient interminablement, des plantes hérissées d'épines, et une poussière sèche, accablante. Puis, un jour, comme l'aube s'était levée dans le silence, les Sarrasins surgirent de derrière les dunes. Ils avaient rampé dans la nuit et massacré les sentinelles des croisés, puis ils avaient surpris les soldats endormis avant que ces derniers aient eu le temps de se rassembler.

Les Sarrasins n'étaient pas nombreux mais rapides, sur leurs chevaux trapus, et ils tuèrent beaucoup de croisés, plusieurs chevaliers, un baron et un prince, avant d'abandonner le camp et de disparaître parmi les dunes.

Ils laissaient derrière eux une armée léchant ses plaies comme un chien battu, une armée privée de ses chefs, une armée qui n'avait plus qu'à se replier en suivant ses propres traces, sans avoir pu atteindre Jérusalem. Il fallait désormais retourner en Angleterre en traversant à nouveau l'Italie et la France.

Le chevalier avait reçu un coup d'épée dans la poitrine avant même d'avoir eu le temps d'enfourcher sa monture.

Son armure avait amorti le coup mais, sous la cotte de mailles, son corps était meurtri.

Il s'était écroulé dans le sable et le sabot d'un cheval affolé l'avait frappé à la tête.

Il avait roulé sur le côté et les Sarrasins l'avaient laissé pour mort.

Chapitre 5

Plus tard, son écuyer le retrouva, lui donna à boire et tenta de lui parler, mais le chevalier restait muet : bien qu'il eût les yeux ouverts, il ne voyait que soleils rouges tournoyant devant lui et brumes écarlates sous les élancements de la douleur. Il ne pouvait distinguer le visage de son écuyer, ni entendre sa voix inquiète.

Ses compagnons installèrent le chevalier sur une litière puis ils l'emportèrent, ainsi que tous les autres blessés qui ne pouvaient plus ni marcher ni monter à cheval.

Le baron à présent savait qu'ils n'atteindraient jamais Jérusalem et il se souciait bien davantage, dorénavant, de ses châteaux d'Angleterre. Aussi décida-t-il de rentrer au pays. Il observa le chevalier allongé, sur sa litière et s'aperçut qu'il était grièvement blessé. Il ne faisait pas de doute que le chevalier allait mourir, et le baron ordonna à l'écuyer de l'emmener dans un château qui dominait les dunes et qui appartenait aux croisés. Puis il partit dans le désert en compagnie de ses hommes.

Le château s'appelait le Krak des chevaliers. On l'avait construit bien des années auparavant, lorsque les premiers croisés étaient venus en Terre sainte. Il se tenait haut parmi les collines, et ses remparts étaient si raides, si imposants que les Sarrasins n'avaient jamais réussi à s'en emparer, même lorsqu'il n'était défendu que par une poignée d'hommes. Il semblait naviguer sur les vents du désert comme un vaisseau solitaire : des faucons se perchaient sur ses remparts, avant de fondre sur leurs proies dans la vallée en contrebas, et rien ne bougeait sur ses hauts murs abrupts, sauf parfois quelques lézards qui filaient sur la pierre brûlante. On pouvait apercevoir le château à trente kilomètres à la ronde.

L'écuyer, à moitié mort d'épuisement, atteignit enfin le Krak des chevaliers.

- Le voici, voici le krak, dit-il à son maître.

Le chevalier releva la tête. La fièvre le faisait délirer et il se sentait très faible. Il ne vit pas le château fort, mais il aperçut le scintillement d'un mirage, au-dessus du sable, à quelque distance. Il avait déjà eu l'occasion de voir des mirages, visions fantomatiques d'oasis éloignées, avec des palmiers et des chameaux, que les croisés avaient traversées à cheval comme autant de mers desséchées. Mais ce mirage-là était différent. Car l'eau, cette fois, se présentait sous la forme d'une rivière, et les arbres autour étaient des saules et des aulnes et, au-delà, on apercevait la flèche argentée d'une église. Le chevalier eut alors un sourire, et les brumes dans son esprit se dissipèrent. Il s'endormit.

Lorsqu'il s'éveilla, il se retrouva seul dans un endroit frais et sombre, sous une voûte de pierre. C'était la crypte de l'église, à l'intérieur du krak. On l'avait étendu là dans l'attente de sa mort prochaine.

Son écuyer pensait qu'il ne tiendrait pas jusqu'à l'aube. Aussi l'avait-il installé en cet endroit tranquille avant d'aller s'endormir dans la cour du château, sous le ciel noir et les étoiles du désert. De temps en temps, il se levait pour venir voir le chevalier et lui donner à boire. Il avait déjà vu des hommes suspendus ainsi entre la vie et la mort, et toujours cette dernière avait fini par l'emporter. L'écuyer versa quelques larmes, puis il retourna dormir.

Le chevalier contempla la forme des pierres, au-dessus de sa tête. Elles s'incurvaient en une voûte arrondie comme la voûte de l'église, là-bas, en Angleterre, et, pour la première fois depuis longtemps, il se laissa aller à penser à sa dame. Il invoqua son image à travers les pierres, par-delà mers, déserts et montagnes, et, bientôt, il lui sembla que sa femme était là, présente, et qu'elle le regardait, son visage apparaissant distinctement sous la voûte.

- Viens, disait-elle, rentre à la maison.

- Oui, répondit le chevalier, je vais rentrer.

Il avait dû parler tout haut, car l'écuyer s'éveilla et vint aussitôt auprès de lui.

Alors, il s'aperçut avec stupeur que la fièvre du chevalier était tombée : son front avait retrouvé une température normale et son regard était devenu clair. Il pouvait s'asseoir à présent, et ses blessures semblaient aller mieux.

Au matin, on prononça le mot de miracle. Le prêtre qui lui avait administré les derniers sacrements parla du pouvoir de la prière et de la miséricorde de Dieu. Le chevalier, lui, ne disait rien, il semblait vouloir rester seul, allongé sur sa litière, une expression de bonheur sur le visage. Le chevalier resta plusieurs semaines au château, tandis que ses blessures guérissaient et qu'il retrouvait toute sa force. Il marchait sur les remparts, laissait reposer ses bras sur la pierre brûlante et contemplait les collines pâles et sèches sous le ciel bleu. Il attendait.

D'autres chevaliers avaient également trouvé refuge au château et s'apprêtaient à faire le long voyage de retour en France et en Angleterre. Lorsqu'ils prirent enfin la route, notre chevalier partit avec eux, en compagnie de son écuyer, à travers collines et rocailles.

Entre-temps, le baron était rentré chez lui. Il envoya un messenger à la femme du chevalier pour l'avertir que son époux avait été atteint de blessures mortelles. Le baron chargea le messenger d'une lettre qui exprimait sa peine profonde et toute sa compassion ; il lui confia également un autre message, destiné celui-là au père de la jeune femme et dans lequel il annonçait à ce dernier qu'un autre de ses chevaliers, dépourvu de terres, serait heureux d'épouser la veuve, qu'il prendrait soin d'elle et s'occuperait de son domaine.

Le père de la jeune femme rendit visite à sa fille et, peu après, le baron reçut à son tour un message envoyé par celle qu'il appelait veuve. Elle lui écrivait qu'il n'était pas dans ses intentions de se marier à nouveau, car son époux n'était pas mort. Il serait de retour avant le printemps, assurait-elle. Le baron s'irrita : “ Le chagrin lui a ôté la raison, pensait-il, mais il faudra qu'elle retrouve ses esprits, sinon je confierai ses terres à un autre de mes hommes.”

Chapitre 6

Pendant ce temps, le chevalier poursuivait sa route vers le nord. Parfois il chevauchait en compagnie des autres, parfois il restait seul avec son écuyer, parcourant déserts, vallées et montagnes, traversant tour à tour des paysages inhabités et des villes grouillantes. Ce fut un voyage long et périlleux. Sans le secours de ses compagnons, il ne pouvait compter que sur son épée, son armure et la rapidité de son cheval pour se protéger contre les poignards des brigands et les flèches des Sarrasins. A nouveau, il prit la mer et faillit périr dans une terrible tempête qui jeta son navire contre les récifs.

Il traversa l'Europe en sens inverse, silhouette solitaire, tel un insecte égaré sur une muraille nue, mais comme guidé par un aimant qui l'attirait irrésistiblement vers la petite ville, au creux de la vallée, où l'attendait sa dame. Il rentra chez lui au moment où le printemps fleurissait les haies, au moment où les champs de blé se hérissaient de jeunes pousses. Il traversa la vallée et les villageois se précipitèrent pour se porter à sa rencontre.

Tous paraissaient stupéfaits et tous lui parlaient en même temps de sa dame : on lui raconta combien son absence l'avait affligée, qu'elle était devenue pâle et mélancolique, et qu'une nuit d'été elle avait erré dans la maison, en proie à la folie, pleurant comme à l'annonce d'un malheur effroyable qu'elle était seule à connaître. Au matin, cependant, elle avait retrouvé tout son calme. Et dès lors, elle avait montré une assurance étonnante, affirmant que le chevalier reviendrait, et qu'il reviendrait bientôt.

Lorsqu'il entra enfin dans sa maison, son épouse l'attendait. Tous deux s'en allèrent faire quelques pas au bord de la rivière, dans le vent frais du printemps. Les

saules se penchaient sur l'eau, les soleils jaunes des pissenlits resplendissaient dans l'herbe, et le chevalier et sa dame se regardaient en échangeant à peine quelques mots.

Lorsqu'ils purent enfin parler, la dame fit à son époux le récit des heures qu'il avait passées au château, lorsqu'il était malade.

Elle lui parla de la voûte, des cris que lançaient au-dessus des remparts les oiseaux du désert, de l'odeur du romarin qui poussait parmi les rocailles, et elle racontait tout cela comme si elle s'était trouvée là-bas, avec lui.

Le chevalier l'écoutait avec émerveillement, et il lui conta à son tour comment il l'avait appelée auprès de lui alors qu'il était étendu presque mort, comment son apparition lui avait donné une force nouvelle, comment, enfin, il avait senti son mal le quitter.

Tous deux surent alors que quelque chose d'étrange s'était passé, quelque chose qui échappait à leur compréhension, et plus jamais ils n'en reparlèrent, ni entre eux ni à quiconque.

Chapitre 7

C'est ainsi, d'une certaine manière, que se termine cette histoire. Elle n'est pourtant pas tout à fait finie. Une histoire ne devient véritablement une histoire que lorsqu'on la raconte, et celle-ci ne commença à être racontée que bien des années plus tard après que le chevalier et sa dame eurent été enterrés dans la même tombe, derrière l'église.

Alors seulement on entendit conter comment le chevalier aurait dû mourir loin chez lui, là-bas, en Terre sainte, et comme il avait survécu par miracle. Comment la dame avait su ce qui se passait bien qu'elle n'eût aucun moyen de le savoir. On commença à dire que leur amour était si fort qu'il avait eu le pouvoir de traverser les mers, les montagnes et les déserts. Ce récit perpétua leur souvenir, et leur fils fit exécuter les deux vitraux qu'on plaça dans l'église, deux vitraux aussi fins et aussi délicats que la pierre était massive. L'un des vitraux représentait la dame près de la rivière et l'autre son époux, debout parmi les collines nues et sombres du kraak des chevaliers. Les années passèrent, des centaines d'années. On oublia tout à fait le chevalier et sa dame, ainsi que l'histoire de leur amour. Mais, un jour, une petite fille prénommée Isabelle s'assit sur un banc de l'église, les mains croisées sur les genoux, et contempla les deux vitraux. Elle remarqua d'abord les couleurs, qui lui semblaient si claires, si brillantes, puis elle observa les silhouettes du chevalier et de sa dame, alors, elle s'interrogea à leur sujet, elle se demanda qui ils étaient et à quelle époque ils avaient vécu.

Et tandis qu'elle les regardait ainsi, il lui sembla que les couleurs devenaient de plus en plus intenses. Elles semblaient même se mettre en mouvement

devant ses yeux. Effectivement, elles bougeaient : le chevalier remua un bras, la robe bleue de sa dame se mit à onduler, elle tourna la tête, puis le chevalier tendit les mains ; on aurait dit qu'il appelait son épouse et que celle-ci venait vers lui. Elle quittait son vitrail pour aller le rejoindre dans le sien et ils restaient ainsi ensemble, étincelants dans ce mur sombre. Isabelle les observait, les mains toujours croisées sur les genoux, dans les plis de sa robe.

Elle fixa longuement chacun des deux vitraux pour être bien sûre que ses yeux ne la trompaient pas ; puis elle se tourna vers sa mère, mais cette dernière regardait droit devant elle, et, lorsque Isabelle contempla à nouveau les vitraux, tout était redevenu comme avant, le chevalier et sa dame ayant chacun retrouvé sa place.

Isabelle ne raconta à personne ce qui s'était passé ce jour-là et, bien qu'elle observât souvent les vitraux, jamais plus elle ne remarqua le moindre mouvement. Mais elle savait que ce qu'elle avait vu évoquait quelque chose de très vieux, de très lointain et d'une telle intensité qu'on ne pouvait l'oublier complètement.

Elle savait qu'il y avait, enfermée dans ces vitraux, une force si puissante qu'elle avait pu jadis traverser les mers, et qu'aujourd'hui encore elle rayonnait par-delà le temps pour venir conter une très ancienne histoire.

FIN